

Pour tout lecteur qui en est un tant soit peu familier, l'œuvre d'André Dhôtel a ceci de particulièrement séduisant qu'on croit très vite connaître (ou reconnaître) les lieux qui en constituent les décors privilégiés. Campagne ardennaise, vallées de l'Aisne ou de la Seine composent un univers fortement caractérisé – moins d'ailleurs par sa précision topographique que par son unité poétique. Attentif aux plantes et aux champignons, au passage des bêtes et au vol des oiseaux, Dhôtel s'est ainsi forgé une solide réputation de promeneur campagnard – voire champêtre – peu porté aux mondanités des villes.

S'il n'y a pas lieu de contester cette vérité, il peut être utile de la nuancer, tout au moins sur le plan romanesque car l'univers des romans ne coïncide pas toujours avec les déclarations de l'écrivain et, si la nature y a la part belle, la ville ne lui est pas étrangère. Du reste, Dhôtel lui-même a mené une existence largement citadine, ne serait-ce que pour des raisons professionnelles ou littéraires, et les lieux où il a vécu se retrouvent indiscutablement dans son œuvre. De manière quelque peu inattendue, ne se présente-t-il pas lui-même, dans un petit texte, comme un écrivain de Saint-Germain-des-prés¹ ?

Nombre de romans, depuis les plus anciens, ont pour cadre une ville, provinciale sans doute, mais dont le caractère proprement urbain est clairement souligné. En arrivant à Charleville, le héros de *La Route inconnue* constate que « Plus loin les demeures semblaient plus banales, mais gardaient un irréprochable air urbain (p. 97) ». Bien sûr, cet « air urbain » tient d'abord à la nature des lieux représentés. Ainsi, Verziers, dans les *Rues dans l'aurore*, est une agglomération de vingt mille habitants, bien plus que la ville réelle de Vouziers dont elle tire au moins son nom. Quand on arrive à Saint-Eucher, dans *Les Premiers temps*, « on aperçoit les lignes parallèles des toits d'usines, de belles maisons alignées sur des cours bordées de sycomores, et enfin la masse énorme des habitations ordinaires... » ; Sylvestre, lit-on encore, « fut étonné par son étendue » (p. 57). Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de villes suffisamment importantes pour qu'on puisse y découvrir une organisation complexe, avec notamment ces bas quartiers que sont le faubourg du Siourd ou la Cour des Choules. À ces villes fictives il faut bien sûr ajouter un certain nombre de villes réelles. *Des trottoirs et des fleurs* se déroule pour l'essentiel à Reims, une ville déjà représentée, discrètement il est vrai, dans *Le Couvent des pinsons* ou *Dans la vallée du chemin de fer*. Il faudrait citer aussi Béthune et Charolles dans *Nulle Part*, Charleville dans *La Route inconnue* ou *Pays natal*, dont une partie de l'action se déroule aussi à Namur et qui fournit un bon exemple de roman essentiellement citadin. Plusieurs autres romans comportent de brefs épisodes parisiens : simples points de départ dans *L'Azur* ou *Bonne nuit Barbara* ; prétextes à quelques allers et retours dans *Les Rues dans l'aurore*, *Lumineux rentre chez lui*, *L'Honorable Monsieur Jacques*. Dans *Le Ciel du faubourg*, *Pays natal*, *Le Mont Damion*, le romancier nous conduit même jusqu'à Londres. Ajoutons enfin que la distinction entre villes réelles et fictives a ses limites : dans *Bernard le paresseux*, on reconnaîtra facilement Autun dans Bautheuil, encore une de ces villes moyennes qui semblent pour Dhôtel la bonne mesure de l'espace urbain et qui, pour une fois, est assez précisément décrite : « La place de l'Hôtel-de-Ville, la fontaine auprès de la cathédrale, le jardin public étaient situés dans des quartiers où menaient des voies étroites qui prolongeaient l'avenue de la République et le boulevard Victor-Boucher. L'avenue Washington avait plus grande allure. Elle aboutissait à la place de la Gare. Entre la gare et la Doune des usines (meubles, tissus, papeteries) et des cités ouvrières aux vastes vitrages (p. 10) ». C'est dire qu'André Dhôtel, à l'occasion, ne dédaigne pas de se poser en observateur réaliste de la topographie urbaine. Et même si d'autres lieux sont évoqués de manière plus fugitive, la réalité n'est jamais très loin. Ainsi, Caumes, dans

¹ « Ma ville sauvage », *Artère*, Octobre 1985.

Mémoires de Sébastien, fait penser assez naturellement à Cherbourg, évoquée aussi dans *Je ne suis pas d'ici*. La liste n'est évidemment pas exhaustive mais suffit à rappeler que l'imaginaire du romancier se nourrit copieusement des villes qu'il a lui-même habitées ou fréquentées.

Certes, tout cela ne constitue dans l'étendue de l'œuvre que des mentions assez furtives. On chercherait en vain une vue d'ensemble, une exploration approfondie ou une véritable mythologie de la ville, dont Dhôtel, à l'évidence, se méfie. Dès 1940, dans un petit article, il soulignait le caractère inhumain et inquiétant des grandes métropoles modernes : « La froideur et la monotonie dans la disposition des demeures, comme l'économie très étroite de leurs plans contredisent l'élémentaire nécessité pour les sens de s'exercer dans la variété, l'aisance, la mesure ² ».

C'est ainsi que Paris, pourtant familier du romancier, est fort peu présent dans son œuvre et, s'il arrive qu'il nous y entraîne, c'est le plus souvent avec une distance amusée, comme s'il n'avait de cesse de nous en éloigner. On pense ici, bien entendu, à *Bonne nuit Barbara*, dont le héros, Arnaud, est bien le plus indécrottable citadin de toute l'œuvre de Dhôtel. Le début de ce roman est assez exemplaire puisque le personnage nous est présenté au fil d'une errance où la ville perd peu à peu son caractère urbain : le dancing est définitivement fermé, les rues, défoncées par divers travaux, prennent peu à peu des allures de terrains vagues ; un chat veille sur un tas de pavés ; les jardins, bientôt, deviennent presque envahissants. De façon moins appuyée et moins ironique, c'est un mouvement similaire qui marque le début de *L'Azur*. En définitive la ville, lieu du quotidien et de la banalité, semble avoir pour fonction première d'être une ouverture sur l'étendue toujours un peu mystérieuse de la campagne, d'où le caractère passablement borné des héros trop citadins, parmi lesquels il faudrait encore citer un certain Jacques Brostier qui, errant dans la banlieue de Béthune, s'interroge ainsi : « Un papillon se posa sur un tas de caillou, et toujours le même soleil atténué brillait au-dessus des étendues coupées de bâtisses et qui ne comportaient pas d'horizon déterminé. Quelques buissons s'élevaient par endroits. Était-ce cela qu'on appelait la campagne ? »³.

Dans une large mesure, André Dhôtel substitue au motif conventionnel de l'arrivée en ville celui de l'éloignement ou de l'évasion, motif parfois sensible dans de simples descriptions : « ...encore une banlieue avec ateliers, pompes à essences, villas neuves en des styles disparates. À un moment une forêt sur l'horizon. Une nouvelle rue ouvrait sur des prairies. » (*La Route inconnue*, p. 98). La gare, si présente dans les romans dhôteliens, peut également être considérée comme un avatar de ce motif de l'éloignement. À Reims, Sébastien Crameau aime traîner vers la gare, prendre des autocars pour aller visiter des villes sans intérêt⁴.

Il n'y a donc pas de frontière nette entre ville et campagne et l'on a souvent remarqué que l'interpénétration de ces deux milieux était un trait récurrent de l'espace dhôtelien. De même qu'insensiblement on quitte la ville pour la campagne, il arrive qu'on y entre presque sans s'en apercevoir. C'est en tout cas ce qui se passe dans *Le Mont Damion*, pour des raisons en partie circonstancielles il est vrai, puisqu'il s'agit d'introduire dans Paris un chat et un loup apprivoisés ; mais au-delà de cette situation particulière on ne peut manquer d'être frappé par le caractère éminemment dhôtelien de l'itinéraire : le héros aborde Paris par le bois de Vincennes, suit discrètement les allées, attend le soir pour s'aventurer en ville par les rues les moins fréquentées (pp. 197-198). De la ville elle-même, nous ne verrons rien. C'est à peine si l'on évoque au passage l'hippodrome de Vincennes et, quelques pages plus loin, le Pont de Grenelle, près duquel rôde aussi le héros de *Bonne nuit Barbara*. On est tout près du quinzième arrondissement d'André Dhôtel, dans une de ces zones périphériques que l'écrivain affectionne et que l'on retrouve dans la banlieue du *Ciel du faubourg*, par exemple. L'opposition traditionnelle entre Paris et la province, qui structure notamment tant de romans de formation, n'a guère de sens chez Dhôtel, dont les personnages recherchent surtout dans la ville les recoins les plus campagnards. La ville n'est jamais

² « Architectures », *Marianne*, 17 juillet 1940 (cf. p 144).

³ *Nulle part*, Pierre Horay, 1956, p. 28.

⁴ *Le Couvent des pinsons*, p. 152.

pour eux un lieu de conquête mais un lieu d'errance, voire d'égarement. À Charleville, Valentin « goûta enfin l'agrément extrême d'être perdu⁵ ».

Ce caractère imprévisible est commun à la ville et à la campagne et on notera avec intérêt que cette confusion des deux espaces modifie également certains thèmes foncièrement urbains, comme la rencontre de la prostituée, thème finement analysé par Pierre Sansot dans sa *Poétique de la ville*⁶, et qui devient, dans *Bonne nuit Barbara*, une rencontre amicale et légère, plus proche d'une vieille sociabilité provinciale que de la vénalité brutale des grandes métropoles modernes. [...]

⁵ *La Route inconnue*, p. 100.

⁶ Pierre Sansot, *La Poétique de la ville*, 1996, Petite bibliothèque Payot, 2004, pp. 320-342.